

LA BERGÈRE DES CHAMPS

Il y avait une fois à Saint-Cast un marin qui s'appelait Jean, et qui naviguait depuis son enfance. Quand il revenait à terre, il passait quelques semaines dans son village, mais comme il n'était pas riche, et qu'il n'aimait guère le repos, il ne tardait pas à se rembarquer.

Un jour il partit à pied de son village natal pour aller rejoindre à Saint-Malo le navire sur lequel il devait s'embarquer, et qui mettait à la voile le lendemain. Il se mit en route, le sac sur l'épaule, en marchant bon pas, et en sifflant pour se distraire. Vers le milieu de la journée, comme il traversait les bois de Pontual qui bordent le grand chemin entre Ploubalay et Dinard, il entendit une voix qui l'appelait par son nom :

— Où vas-tu, Jean ? disait-elle.

— Où je vais ? répondit le matelot un peu surpris ; je vais à Saint-Malo m'embarquer pour un voyage au long cours.

En disant cela, il s'était arrêté, regardant de tous côtés pour voir qui lui adressait la parole ; mais il avait beau écarquiller les yeux, il n'apercevait personne ni sur la route ni dans le bois.

— Il paraît que j'ai rêvé, pensa-t-il.

Et il allait passer outre, quand pour la seconde fois il entendit la même voix qui disait :

— Jean, où vas-tu ?

— Ah ! s'écria-t-il, qui que tu sois, si tu continues tu vas me porter malheur : où te caches-tu ?

— Dans les broussailles, répondit la voix ; cherche et tu me trouveras.

Jean sauta dans le bois, s'approcha des buissons et les fouilla comme un braconnier en quête d'un lièvre ; mais il n'aperçut rien, et croyant être le jouet d'une illusion, il regagna la grande route, bien résolu cette fois à se remettre en marche. Mais comme il rechargeait son sac sur son épaule, il s'entendit appeler pour la troisième fois :

— Où vas-tu, Jean ? disait la voix qui était douce comme celle d'une jeune fille.

Le marin s'élança de nouveau dans le bois, en observant avec soin l'endroit d'où le son était parti, et bientôt il vit au pied d'un chêne une tortue qui était grosse comme une petite barrique :

— Tiens, s'écria Jean sans s'émouvoir ; c'est donc toi qui m'as appelé ? qui t'a appris à parler, Tortue ? Il paraît que tu as reçu de l'éducation.

— Oui, répondit-elle, j'ai été aussi bien élevée que pas une demoiselle à vingt lieues à la ronde.

— Et quel est donc ton nom ?

— Je m'appelle la Bergère des champs.

— Ah ! disait le marin en la regardant curieusement ; comme ta carapace est dure et brillante ! tu as la mine âgée, et on dirait que tu as plus de cent ans.

— Non, répondit-elle, je n'ai pas cent ans : c'est à peine si je touche à ma vingt-cinquième année, et il y a dix ans que j'ai été revêtue de cette malheureuse carapace : auparavant j'étais une jeune fille, et l'on disait que j'étais jolie.

— Qui t'a mise en ce fâcheux état, ma pauvre tortue ?

— C'est mon amant, répondit-elle.

— Ton amant? comment a-t-il été assez méchant pour te revêtir de cette forme?

— Quand j'étais demoiselle, et qu'il voulait m'épouser, car j'étais la fille d'un seigneur, il y avait un autre jeune homme qui me faisait la cour; il crut que je l'accueillais favorablement, et dans un accès de jalousie il usa de son pouvoir de magicien pour me transformer en tortue, et je dois demeurer telle que je suis jusqu'à ce que j'aie trouvé quelqu'un qui consente à m'épouser. Après m'avoir métamorphosée, mon amant jaloux se battit en duel avec son rival et il fut tué, de sorte qu'il ne peut défaire son ouvrage et me rendre ma première forme.

— Diable! s'écria Jean le marin, qui voudrait te prendre pour femme dans l'état où tu es? Il faudrait une charrette pour te porter.

— Ne voudrais-tu pas me rendre le service de m'épouser, ami Jean?

— Non, répondit-il, c'est une chose que je ne puis te promettre; je me suis engagé dans un équipage, et il faut que je fasse le voyage à bord de mon navire.

— Ne t'embarque pas, Jean! lui dit-elle, il y a dans le château de mon père un trésor caché qui est à moi, et si tu veux de moi pour ta femme, je suis assez riche pour deux.

— Non, répondit le matelot, je ne puis maintenant faire ce que tu demandes; mais si au retour de ma traversée tu es encore ici, je ne dis pas que je ne me marierai pas avec toi.

Jean le marin se remit en route pour Saint-Malo, et tout le long du chemin, il songeait à la Tortue qui avait une voix si douce. Il alla même au bureau de navigation pour essayer de faire rompre son en-

ment ; mais il ne put y parvenir, et il lui fallut s'embarquer.

*
* *

Son voyage dura trois ans ; dans les premiers temps qu'il était sur mer, il pensait souvent à sa Tortue, et se disait qu'il essaierait de la revoir ; mais peu à peu le souvenir s'effaça de sa mémoire, et il finit par ne plus même se rappeler la rencontre singulière qu'il avait faite dans les bois de Pontual.

Pendant qu'il était à terre dans les pays étrangers, il vit une jeune fille qui lui plut ; il lui fit la cour, et il était sur le point de l'épouser, lorsque tout à coup il se souvint de la Tortue, et il songeait à elle le jour et la nuit. Il résolut de confier son embarras à un de ses camarades, et il lui raconta comment la Tortue lui était apparue, et ce qu'elle lui avait dit, ajoutant qu'elle lui avait même proposé de le prendre pour mari.

— J'ai autrefois entendu parler de la Tortue des bois de Pontual, répondit son ami ; il paraît qu'il y a longtemps qu'elle vit parmi les broussailles, et on prétend que c'est une princesse.

— Non, dit Jean le marin, elle n'est pas princesse ; c'est la Bergère des champs ; elle-même s'est nommée ainsi, et elle m'a assuré qu'elle possédait un trésor considérable qui lui venait de son père.

— Tu as eu bien de la chance de trouver la Tortue ; car bien d'autres avant toi l'ont cherchée sans pouvoir la rencontrer. Je te conseille de ne pas te marier ici, mais de retourner au pays.

— Mais, dit Jean, elle est peut-être morte, ou bien elle a trouvé un mari ; depuis que nous avons quitté Saint-Malo, je n'ai eu aucune nouvelle d'elle.

— Si j'étais à ta place; répartit le matelot, je tenterais l'aventure, et si à ton retour en Bretagne tu ne la revois plus, il y a au pays d'autres jeunes filles avenantes et jolies que tu pourras épouser.

Jean suivit le conseil de son ami : pendant tout le temps que dura le voyage de retour il ne pensait qu'à sa Tortue, et il grillait d'envie d'être arrivé pour aller voir s'il parviendrait à la retrouver.

Quand il fut débarqué à Saint-Malo, il pria son camarade de venir avec lui et de l'aider à chercher la Tortue. Ils allèrent dans les bois de Pontual, et pendant trois jours ils les fouillèrent en tous sens ; mais ils ne virent pas la moindre trace de celle qu'ils cherchaient. A la fin de la troisième journée, ils étaient sur le point de renoncer à toute espérance, lorsqu'ils entendirent la Tortue qui sanglotait parce qu'elle avait reconnu la voix de Jean le marin.

Les deux matelots guidés par le bruit ne tardèrent pas à l'apercevoir : elle était plus grosse de moitié que lorsque Jean l'avait vue pour la première fois. Quand son ami se présenta devant elle, elle sortit de dessous sa carapace des mains qui étaient blanches comme de la neige, et à chacun des doigts brillaient de belles bagues :

— Vous avez été bien longtemps absent, ami Jean, dit-elle, je ne pensais plus vous revoir, et je m'étais retirée dans les bruyères pour y mourir.

En entendant cette voix si douce, le camarade de Jean fut pris de l'envie d'épouser la Tortue ; et il chercha querelle au matelot dont il espérait venir facilement à bout. Tous deux se battirent en duel ; Jean fut victorieux et blessa son adversaire qui tomba à la renverse sur la carapace de la tortue.

Celle-ci, qui s'était jetée entre les deux hommes pour les séparer, fut blessée, et dès que son sang

coulé, sa métamorphose cessa : au lieu d'une grosse tortue, les marins virent une belle bergère, la plus belle qu'on eût jamais vue, et elle déclara que Jean serait son mari puisqu'il l'avait délivrée.

Elle emmena son fiancé à Créhen pour découvrir le trésor que son père avait caché dans les ruines du château du Guildo. Quand ils l'eurent trouvé, ils se marièrent : Jean le marin n'eut plus besoin de naviguer, et la Bergère des champs et lui vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Conté en 1879 par Rose Renaud, de Saint-Cast (Côtes-du-Nord), femme d'Étienne Piron, pêcheur, âgée de 50 ans environ, la meilleure et la plus complaisante conteuse que j'aie rencontrée.
